

**Allocution de M. François Weil,
recteur d'académie, chancelier des universités de Paris
Remise du prix Seligmann contre le racisme
5 février 2014**

Monsieur le Ministre,

Mesdames et Messieurs les membres du Jury,

Mesdames, Messieurs,

Je suis particulièrement heureux de vous recevoir ce soir, dans ce Grand salon de la Sorbonne, et très honoré, chère Mme Kiliçkaya, de vous remettre, au nom de la Chancellerie des Universités, le Prix Seligmann contre le racisme, pour votre roman *Le royaume sans racines*. Vous êtes la onzième lauréate de ce Prix créé à l'initiative de Mme Françoise Seligmann, à qui je voudrais aussi, ce soir, rendre hommage. Françoise Seligmann qui nous a quittés il y a deux ans après avoir consacré sa vie, et ses combats, à la lutte contre toutes les formes de discrimination et d'intolérance. C'est un honneur pour la Chancellerie des Universités de Paris de se voir confier la remise de ce prix, et de distinguer ainsi, chaque année, un auteur d'essai, de poésie, de théâtre, de fiction, dont

l'œuvre contribue significativement à lutter contre le racisme, l'intolérance et l'injustice.

Le Royaume sans racines est votre second roman. Les lecteurs du premier, *Le Chant des Tourterelles*¹, y retrouveront le couple Souane et Sévime. Mais le personnage central de ce roman est cette fois Zora, leur fille aînée, cette jeune femme arrivée en France, comme vous, à l'âge de quatre ans depuis, comme vous, un village turc situé à la frontière syrienne. Avec elle, avec eux, vous évoquez les bifurcations générationnelles qui, bon gré mal gré, de manière plus ou moins rapides, sont portées par les parents, les enfants, les petits-enfants. Vous parlez, à travers Souane en particulier, de cet impossible enracinement d'une génération, la première, qui pourtant, en donnant la vie, porte en elle les bourgeons du renouveau. Vous évoquez aussi le déchirement entre l'envol des nouvelles générations vers la découverte du monde, et la crainte des parents de voir leur enfant gagné à l'autre culture, et perdu à la sienne, celle de ses origines. Vous racontez les premières évolutions, les premières transgressions, les libertés inconnues et les conflits intérieurs, la difficulté de jongler avec des repères autres, avec des fidélités nouvelles et parfois contradictoires.

¹ 2009, éditions de l'Arganier. A publié aussi : *Anadolu*, un recueil de contes traditionnels d'Anatolie (Publisud 2004).

Et aussi, surtout, à travers vos romans et leurs personnages, vous vous interrogez, à partir de votre propre histoire d'enfant puis d'adolescente immigrée en France, sur les rapports de la langue et de l'identité. Car ce sont peut-être des questionnements et des déchirements analogues à ceux de Zora qui vont ont conduit à votre passion pour la langue, pour les langues, et pour la transmission. L'anglais d'abord, dont vous êtes agrégée et enseignante – votre héroïne deviendra, elle, enseignante de « français langue étrangère ». Le turc et l'arabe, vos langues maternelles : l'arabe que vous parlez avec vos parents, le turc lors de vos vacances en Turquie. Le français bien sûr, la langue avec laquelle vous avez grandi, votre langue d'écriture aussi – et je saisis l'occasion pour vous dire que le jury a été particulièrement sensible à la qualité littéraire de votre ouvrage, à la belle maîtrise de la langue, au récit poétique par lequel vous parvenez à exprimer une réelle pensée sur l'exil.

Car la langue et l'exil sont pour vous deux thèmes si proches qu'on les trouve constamment imbriqués dans votre écriture. Je voudrais, si vous me le permettez, lire pour illustrer mon propos, et pour donner à entendre votre plume, une phrase, à la fin du livre, prononcée par Zora : « Pour moi, le français s'est fait langue familière. Cette langue est le terreau dans lequel je m'épanouis. Elle

dénoue les histoires inachevées, contre celles qui, comme la nôtre, sont éternellement recommencées, celle de l'exil ».

La langue et l'exil donc, disais-je. Et j'ajouterais aussi, peut-être, un troisième thème : la mémoire, le temps. Votre récit, bien qu'écrit chronologiquement, nous fait en quelque sorte remonter le temps ; il nous fait aussi nous déplacer dans l'espace. L'espace horizontal, celui de la route qui ramène la famille immigrée vers la Turquie natale pour les vacances. Une route à bien des égards métaphorique que cette « route E5 » qui « défait l'exil » écrivez-vous, une route longue, difficile, périlleuse, semée d'embûches, « engloutisseuse » et « dévoreuse de vie ». L'espace vertical aussi, celui de cette tour de Babel, l'immeuble HLM où vit cette famille, en compagnie, d'une mosaïque de communautés immigrées².

Fascinée, donc, par les questions de langue et d'appartenance, vous ne cessez de vous interroger, dans votre œuvre d'écrivain, sur l'identité de ceux qui, comme vous, grandissent au confluent de plusieurs cultures. Première génération, deuxième ou troisième génération, ils sont pour vous ces grues cendrées, ces oiseaux migrants par excellence, qui quittent les cieux de la Turquie. Ils sont également des tourterelles, dont le chant transporte les rumeurs, les légendes du pays. Parfois on les observe d'un drôle

² turcs, arméniens, maghrébins, africains.

d'œil : ils sont alors « Ces drôles d'oiseaux », titre de l'une de vos nouvelles que nous aurons le bonheur de pouvoir lire prochainement dans un ouvrage collectif à paraître aux éditions Bleu Autour.

Un dernier mot, chère lauréate, pour souligner combien votre roman prend une résonance particulière dans le contexte actuel, à la lumière des événements tragiques qui ont marqué notre pays en ce début d'année, et quand on sait les convulsions qui secouent cette région frontalière de la Turquie et de la Syrie dont vous êtes originaire. En même temps, la force de votre roman réside précisément dans le fait que, s'il nous parle d'immigrés d'origine turque, avec leurs histoires, leurs particularités, il nous parle aussi de millions d'autres immigrants, et il nous parle de la France. Et, en plus d'être un beau roman, *Le Royaume sans racines* est aussi un hymne aux libertés, contre les enfermements communautaires ou religieux, un récit de vies où l'éducation, la laïcité, l'école, jouent un rôle décisif, ouvrant la voie de l'émancipation.

Pour toutes ces raisons c'est, vous l'aurez compris, avec bonheur et émotion que je vous remets, au nom de la Chancellerie de Paris, chère Mme Kiliçkaya, le Prix Seligmann 2014.